

Héritages -19

Taha Balafrej

Dimanche 15 novembre 2020

Tous les épisodes de cette série se trouvent dans mon Blog : tahabalafrej.com

89

Qui es-tu ? Chkoun nta ?

Le fil de cette pelote serait-il interminable ? Je ne sais plus. Je me sens encore loin d'avoir tout dit. Les visages et l'appétit des jeunes que je rencontre chaque jour m'encouragent à poursuivre cette quête des rouages qui font tourner une vie.

Je continue donc à amasser débris et brindilles, pensées et interrogations pour présenter idées, expériences et actions. J'aimerais ne plus contribuer à ce concert de pleureuses rituel, je veux que l'on cesse de répéter les lamentations devant ce mur du temps qui passe inexorablement.

Me revient ainsi le souvenir de la page écornée par mon père dans le livre de l'écrivain libanais, né chrétien et mort musulman, **Faris El-Chidiac**. Considéré comme le premier roman en langue arabe, l'ouvrage est intitulé *La vie et les aventures de Fariac - الساق على الساق في ما هو الفاريق* .

A la page 84 écornée, de cette belle édition reliée, je lis en 2020, comme mon père avait lu en 1967, ce qu'avait écrit l'auteur en 1855 :

والظاهر أن سادتنا رؤساء الدين و الدنيا لا يريدون لرعيتهن المساكين ان يتفقها او يتفتحوها . بل يحاولون ما أمكن ان يغادروهم متسكعين في مهامه الجهل و الغباوة .

Les épisodes de la série Perspectives se clarifient, se mettent en place. Ils vont venir. Mais auparavant, j'ai encore des choses à dire. En particulier sur l'héritier de tous ces héritages.

Qui es-tu ? C'est la question-clé. Quelle famille, quelle tribu ? Le nom, l'ascendance te détermine. J'y reviendrai.

A l'heure où j'écris ces quelques lignes, une conversation téléphonique avec un ami m'a poussé à trouver une réponse. Cet ami, à qui je proposais gentiment ma contribution, a eu la sincérité de me répondre aussi gentiment que « mon regard et ma voix parfois dans les réunions jettent le trouble et indisposent. »

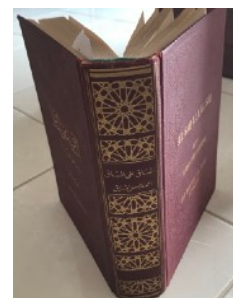
J'ai appris à me connaître, ou tout du moins je pense me connaître. A travers les regards des autres, proches et lointains, leurs reproches, leurs encouragements, leur compréhension, leur exaspération, leur bienveillance ... Il y a du génétique, de l'inné. Je continue à retrouver chez mes enfants des réflexes, des comportements, un caractère que j'ai hérités moi-même de mes ascendants.

Je me regarde dans la glace et je me reconnais. Intransigeant, revêche, incontrôlable, impulsif, renfermé, rigoureux, a-social, sceptique ... Casanier, solitaire, inconfortable avec les visiteurs qui s'aventurent à le visiter, peu aimable avec les gens qu'il s'aventure rarement à visiter ... J'endosse. J'acquiesce.

Je me console en disant que le hasard - ou ma ténacité - m'a protégé de mes défauts et n'en a pas fait un obstacle infranchissable sur ma voie, mes objectifs ... Je partage et subis cette phrase de **De Gaulle** : « *Il y a deux manières de dire la vérité, l'agréable et la rébarbative. C'est plus fort que moi, j'emploie toujours la deuxième.* »

Certains traits de caractère, je les partage avec les habitants de la ville dont je suis censé être originaire. Je dis censé car je n'ai vécu dans cette ville en tout et pour tout que les quatre années d'études passées au Lycée Moulay Youssef à Rabat. Et encore je ne fréquentais pas beaucoup les r'batis, connus au Maroc pour être des gens renfermés, peu expansifs. Une population moisie comme ses vêtements subissant les effets de l'humidité envahissante de cette ville océanique. Une population de descendants d'exilés qui ne pouvaient être que prudents, méfiants, renfermés ...

Les r'batis en fait pourraient très bien être appelés des rabat-joies, si l'on adoptait la terminologie qui a conduit à appeler albigeois les habitants de la petite cité d'Albi dans le sud de la France. Il m'est souvent arrivé d'en être.



Dans la dernière étape de ma vie professionnelle, je me suis laissé mener à un examen de personnalité destiné à cerner mon 'profil pour mieux me connaître et optimiser mes relations avec les autres'. Je ne m'y suis pas livré de gaité de coeur, mais à la fin, je n'étais pas mécontent des résultats. Passons sur les détails, l'examen se conclue ainsi : « *Vous êtes efficace avec des personnes logiques, responsables et organisées, ayant une pensée claire et sachant l'exprimer, respectant les horaires et les plannings et investies, autant que vous, dans ce qu'elles font.* »

Je ne fais pas dans la commisération et la générosité qui attend retour sur investissement. Je ne donne pas le poisson, ni le filet pour le pêcher, je préfère offrir la méthode, selon le verset 263 de la Sourate 2 :

قَوْلٌ مَّعْرُوفٌ وَمَغْفِرَةٌ خَيْرٌ مِّنْ صَدَقَةٍ يَتَّبِعُهَا أَذَىٰ ۗ وَاللَّهُ غَنِيٌّ حَلِيمٌ.

90 Arrêtons le jeu de l'oubli

Et je continue. Mais comment poursuivre les fouilles, l'égrenage de ces héritages sans mentionner l'un de nos plus grands écrivains, longtemps source d'inspiration de ma période politique ? Ecrivain est une mention réductrice dans le cas de cet intellectuel de haut niveau, militant lucide, critique littéraire, traducteur, président des écrivains marocains. Ce professeur qui a fréquenté les milieux littéraires et universitaires du Caire et de Paris. Un oubli ? Lui dont les écrits portent justement parfois sur l'oubli ? Non. Une question d'agencement, d'ouvertures dans les méandres de la mémoire. L'oubli ? Il en sait quelque chose. Lui qui évoque ce sujet dans la préface de son livre - لعبة النسيان - Le jeu de l'oubli et que je fais mien : « *recourir aux espaces de l'enfance, de l'adolescence et de la jeunesse à la recherche d'un temps qui n'existe plus que dans la mémoire, le rêve et dans ce que renferme la conscience. Et puisque nous nous sommes habitués à l'oubli, nous ne faisons plus attention au changement des choses autour de nous et au changement de nos relations et de nous-mêmes.* »

Mohamed Berrada, c'est de lui qu'il s'agit, durant sa vie bien remplie, a enjambé les deux siècles en laissant des traces indélébiles, comme il enjambe les deux rives de la Méditerranée en invitant, par ses oeuvres, à construire des passerelles culturelles.

Il le dit lui même dans une interview en faisant allusion implicitement ou explicitement aux binômes qui ont hanté nos ancêtres et continuent de nous hanter : Tradition - Modernité ; Passé - Présent ; Orient - Occident ; Emancipation - Conservation ; Occupation - Indépendance ; Ouverture - Repli ; ...

L'exercice non encore réalisé de concilier, brasser, combiner, négocier, il l'exprime dans ces propos :

والذين درسوا مثلي، في المشرق العربي، عادوا ليخوضوا بعد الاستقلال، معركة بناء أدب مغربي حديث يمتح من حركات التجديد العربية ومن أصداء التجربة الطلائعية الأوربية، في سياق الصراع بين قوى المحافظة وقوى التحرر.

Revenons à ce roman qui a été sélectionné parmi les 105 meilleures oeuvres littéraires du monde arabe et qui figurait aux programmes de lecture dans les collèges (l'est-il encore ?). Un roman qui n'hésite pas à faire appel dans plusieurs passages à la Darija, l'arabe marocain, pour mieux faire passer au lecteur ce qu'il veut réellement dire. Signe révélateur de la problématique linguistique dont nous continuons à souffrir.

Le roman retrace l'histoire d'une famille qui traverse en plusieurs décennies le Maroc d'avant et d'après l'indépendance. Dès les premières pages, sans pitié, une phrase assassine est prononcée par une femme à l'adresse du lettré coupable d'avoir souscrit à cette indépendance qui n'a rien apporté. Une question que l'on continue encore à entendre de temps en temps : (p.25)

« هذا هو الاستقلال اللي كنا نترجاو بركتو ... ايوا نسقسويك انت اللي قاري و فاهم آش جابنا هاذ الاستقلال ؟ »



Désillusion, frustration, déception, voilà ce qui arrive après les changements qui n'embarquent pas tout le monde, qui ne conscientisent pas. Valable pour la post-indépendance et valable aussi plus tard chez les mouvements d'opposition de gauche comme le dit cette jeune fille (p.116) :

لقد كنتم تتغنون في أناشيدكم قائلين 'نموت جميعا و يحيا الوطن'. لكننا نجد أن كل ما حولنا يدفعنا إلى الكفر بهذا الوطن.

Parmi les personnages qui peuplent ce roman que tout le monde devrait lire, Brahim, originaire d'Aït Baha dans le Souss, m'a interpellé. Il travaille à Rabat comme serveur dans un bar. Le narrateur s'interroge avec

étonnement sur la capacité de Brahim, le croyant pratiquant, à cohabiter avec les français et de s'adapter à leur mode de vie tout en restant proche de sa famille (p.58) :

حين يعود إلى البيت يرتدي الجلباب والبلغة ولا يفتر عن ذكر الله و تلاوة القرآن بصوت مرتفع. كنت أتطلع إليه دائماً باندھاش : هل لأنه كان قادراً على أن يعايش الفرنسيين و يتكيف مع حياتهم أثناء العمل، وفي الآن نفسه يظل قريباً من داخل البيت ؟

91 Sans lecture et écriture, rien n'est possible

Et là, encore une fois, j'appelle au secours le maître **Abdelfattah Kilito** pour décrypter ce roman et ses soubassements. Dans un texte intitulé L'oubli du jeu, publié en 1997, Kilito s'interroge et répond : « *En quoi consiste le roman qui s'élabore dans Le jeu de l'oubli ? C'est un 'dépli', une amplification de noms, pour l'essentiel des mêmes noms qui figuraient dans les lettres rédigées par Hadi à l'injonction de sa mère. Chacune de ses lettres est une préfiguration, une mise en abîme du roman. Hadi est déjà, sans le savoir, un romancier. Une lettre est un petit roman. Et le roman, une longue lettre. Qu'est-ce que Le jeu de l'oubli, sinon une lettre adressée à la mère ? Or, si la lettre s'écrit au nom de la mère, le roman s'écrit au nom du fils.* »

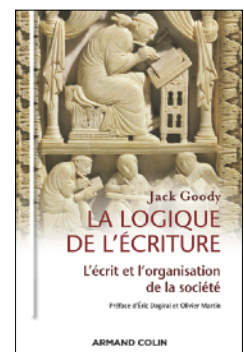
Kilito avait déjà placé le décor au début de son article: « *Ce n'est pas un hasard si le roman commence et se termine par l'évocation de la mère. Elle est à l'origine de la vie, mais aussi à l'origine de l'écriture. On connaît l'injonction coranique : "Lis, au nom de ton seigneur qui a créé tout, Qui a créé l'homme de sang coagulé, Lis, car to Seigneur est le plus généreux, Il t'a appris l'usage de la plume" (Coran, Sourate 96, Versets 1-4). Ces versets associent heureusement la conception, la gestation, à la lecture, à l'écriture. La genèse de l'individu est inséparable du texte.* »

L'écriture. Je ne comprendrai jamais pourquoi les décideurs, l'élite de ce pays, ne se sentent pas concernés par la fâcherie de plus en plus profonde qui s'installe dans notre pays avec l'écriture. Quelles pensées se nichent dans leur tête pour ignorer ce qui se passe ? Lisez. Je détiens quelques spécimens désastreux. Les ordonnances des médecins. Les lettres de motivation des ingénieurs récemment diplômés. J'en connais, des architectes et les textes d'explication de leurs plans. Des licenciés en droit français et leur français ahurissant. Des développeurs informatique et leur codage muet. Des professeurs et leurs slides cache-misère.

Des preuves quotidiennes sont apportées pour qui veut prendre la peine de voir. Où va-t-on ? Ne maîtrisant ni arabe ni français, la génération montante a été dégoûtée de l'écriture. De victime, elle passe au statut de complice du bourreau. J'entends déjà la réplique : oui, mais c'est général, cela se passe même dans les pays développés. D'abord, ce n'est pas tout à fait vrai. Ensuite, je ne me préoccupe pas de ce qui se passe chez les autres ; et enfin, ces gens-là sont parfaitement capables de résoudre leurs problèmes.

S'il faut ressasser les évidences, je ne me lasserai pas. Pour cela je fais appel à l'incontournable **Jack Goody**, qui dans son livre La logique de l'écriture (pp. 129-130) explique en simplifiant les choses : « *Il est important d'insister sur une propriété majeure de l'écriture, à savoir la possibilité qu'elle offre de communiquer non pas avec d'autres personnes mais avec soi-même. Un enregistrement durable permet de relire comme de consigner ses pensées et ses annotations. De cette manière on peut revoir et réorganiser son propre travail, reclassifier ce que l'on a déjà classifié, rectifier l'ordre des mots, des phrases et des paragraphes, au moyen d'opérations qui peuvent maintenant être réalisées plus efficacement par une machine à écrire électronique ou par un ordinateur personnel.* »

A la page 194 de ce livre, Goody puise dans le référentiel islamique en citant le Coran, Sourate 2, verset 283 à l'adresse des croyants : « *Quand vous vous endettez d'une dette à échéance déterminée, écrivez-la* ». Goody explique : « *Pourquoi la consigner par écrit ? Surtout, semble-t-il, parce que cela permet d'éviter des disputes (et même entre des parents proches), ... finalement, cela facilite le développement du commerce.* »



Et puis, il rappelle les origines (p.232) : « *Les nombreux facteurs que nous associons à l'essor de l'Occident ne trouvent leurs germes ni en Europe occidentale, ni même dans les cultures héritées de la Grèce ou de Rome, mais ailleurs ... les activités 'rationnelles' furent instituées grâce à l'avènement non pas du capitalisme en Europe mais de l'écriture en Mésopotamie quatre mille ans et demi auparavant, ou plutôt grâce aux développements que le fait de savoir lire et écrire impliquait.* »

Depuis toujours, donc, savoir lire et écrire implique l'essor, le progrès, le développement, la modernité. Or, si l'objectif des gouvernants est de créer les conditions du développement, pourquoi font-ils l'impasse sur le préalable nécessaire que constituent la lecture et l'écriture ?

92

Ratages - rattrapages

Mésopotamie. Au collège, nous avions un professeur d'histoire approximatif dans ses connaissances et plutôt faible dans ses méthodes. Je ne me rappelle plus de son nom. En fait nous lui en avons donné un autre qui a remplacé le sien. Au programme, avec lui, nous devions étudier la civilisation mésopotamienne. Il n'arrivait pas à nous intéresser. Il ne pouvait pas. Il ne savait pas faire. Nous étions plutôt attirés par les gestes et élans verbaux, les erreurs de langage, du professeur. A tel point que nous lui avons assigné le sobriquet, à nos yeux insultant, de **Hammourabi**. J'ai pensé à ce professeur, aux dégâts de son incompétence, en visitant bien plus tard le Louvre et la stèle du Code des lois de ce roi mésopotamien (que fait-elle la-bas ? Héritage ? Spoliation ? Butin de vainqueur ? Cliquer sur ce [lien fourni par ce musée](#) pour visionner la stèle en 3D : MAGNIFIQUE, EPOUSTOUFLANT !)



Et voici un extrait de ce qui est écrit sur cette stèle il y a de cela près de 3800 ans :
 « *Je suis Hammourabi, le roi parfait, pour les populations que le Dieu Enlil m'a données et dont Marduk m'a fait le berger, je n'ai pas été négligent, je n'ai pas laissé tomber le bras, j'ai recherché pour eux des lieux de paix, j'ai résolu des difficultés ardues, j'ai fait jaillir sur eux la lumière, pour que le fort n'opprime pas le faible, pour rendre justice à l'orphelin et à la veuve, j'ai inscrit mes précieuses sentences sur ma stèle et je l'ai installée devant l'image qui me représente en roi de justice dans la ville de Babylone de façon à rendre les jugements du pays, à trancher les verdicts du pays et à redresser la situation de celui à qui on a fait du tort.* »

Revenons à Goody. A ceux qui veulent en savoir plus, et même aux autres, je recommande vivement de regarder cette [page Web](#) dédiée à une conférence donnée par cet immense érudit, Jack Goody et l'empire de la littératie. La vidéo dure près de deux heures, mais la page permet de visionner les différents chapitres séparément. A noter qu'à la 12e minute, une phrase clé est prononcée : « *Si l'oral nous a fait humains, l'écrit nous a fait civilisés.* »

Jack Goody n'est pas seulement un grand anthropologue qui s'intéresserait exclusivement qu'à la place de l'écriture dans les différentes civilisations. Il est aussi un grand historien auteur de plusieurs livres et articles. J'en ai lu deux, aux titres évocateurs. 1/L'islam en Europe et 2/ Le vol de l'histoire.

On ne peut pas par conséquent le classer parmi ceux qui nous en veulent ou qui nous négligent ou qui nous regardent de haut. Il est plutôt un grand défenseur de l'apport de la civilisation musulmane à l'Occident. Respectée, sa parole fait foi. J'ai déjà évoqué le tournant fatalement raté de l'imprimerie pour notre monde et j'y reviendrai. Voici comment Goody tranche la question dans le livre 1/ (p.87) : « *La presse à imprimer donne une nouvelle impulsion à la diffusion des savoirs. Le monde islamique ne participa toutefois pas tout de suite à cette révolution de l'écrit car, dans son univers très attaché à la tradition des copistes et des calligraphes, l'imprimerie est alors proscrite.* »



J'ai raté la compréhension de l'apport de Hammourabi à l'humanité, à cause d'un professeur mal formé, comme nous avons raté le coche de ce qu'allait apporter l'imprimerie par la faute de quelques fqihs bornés.